

Economie, exigence évangélique, éthique de solidarité

Conférence du pasteur Jean-Paul Nunez (avec une introduction par le pasteur Caspar Visser 't Hooft)

Pasteur C. Visser 't Hooft :

- 1) Dans nos conférences précédentes sur l'économie, certains paires d'opposés ont clairement émergé. Des paires comme « justice-injustice », avec la question de savoir si oui ou non et dans quelle mesure l'état doit réguler le marché afin de créer un meilleur partage de la richesse entre les hommes, par exemple. Ou ce pair d'opposés « concurrence-coopération ». La concurrence pure et parfaite, conduit-elle à la longue à l'harmonie dont les hommes rêvent, pourvu qu'on n'y porte pas atteinte par toutes sortes d'interventions de l'état ? Ou faut-il promouvoir la coopération comme modèle pour l'économie, ce qui présuppose une instance de contrainte étant donné l'égoïsme inné de l'homme ? Aujourd'hui, un autre pair d'opposés constituera comme le fil rouge de l'exposé, à savoir « gratuité – rentabilité ».
- 2) Aujourd'hui, ce sera pour la première fois que nous aborderons de façon explicite l'Évangile et l'appel qu'il adresse aux hommes. L'idée de la gratuité y est omniprésente. C'est que Dieu lui-même y est présenté comme celui qui se donne à l'humanité de façon gratuite, sans poser des conditions, sans exiger quoi que ce soit en retour. C'est ce que l'Évangile appelle aussi la « grâce ». Cette gratuité à laquelle les hommes sont appelés dans leurs rapports entre eux s'oppose clairement à l'idée de la rentabilité – ou aussi l'utilité (l'un présuppose l'autre).
- 3) On pourrait ici mentionner quelques passages de l'Évangile tout-à-fait significatifs. Le passage dans l'Évangile selon Luc (17, 7 - 10) dans lequel on nous rappelle que nous sommes tous des serviteurs « inutiles », enlève les bases mêmes d'une société qui prétend pouvoir déterminer les degrés d'utilité des hommes qui la composent. C'est le texte « anti-utilitariste » par excellence. L'homme tire sa raison d'être et sa valeur non pas de son « utilité » - ou de sa « rentabilité » - il la reçoit comme un don gratuit qui l'appelle à un service libre dans un esprit de pure reconnaissance. Qu'il est libre, que sa réponse qui est reconnaissance soit libre – voilà ce que nous rappelle la fameuse parabole du semeur. Elle nous dit que celui qui donne, doit le faire avec le geste du semeur qui ne sait pas d'avance si la semence va trouver de la bonne terre pour se développer et devenir une plante. Il sème donc sans se poser la question de l'utilité ou de la rentabilité. Il donne sans calculer, sans vouloir savoir à l'avance si oui ou non son don lui rapportera quelque chose, une marque de reconnaissance, en retour.
- 4) L'Évangile ne donne pas le programme de la mise en place d'une économie basée sur le don gratuit et le refus de réduire les hommes à leur valeur-utilité. Par des paraboles et de nombreux récits, il nous montre comment des rapports entre les hommes peuvent radicalement changer à partir du moment où la gratuité y remplace l'esprit du donnant-donnant, de la rentabilité. Ces passages nous interpellent et nous invitent à sauvegarder et à créer des espaces dans notre monde régi par les lois de la rentabilité où la gratuité dans les rapports domine. L'Évangile nous invite à considérer ceci comme de l'ordre du possible.
- 5) Notre conférencier, Jean-Paul Nunez, m'a dit qu'il aimait beaucoup le récit de la conversion de Jésus par la femme étrangère (Matth. 15, 21 – 28). Ce récit est doublement intéressant pour nous ce soir, puisqu'on y voit Jésus confronté à l'étranger, et parce qu'on y parle de « miettes », autrement dit de ce qui symbolise cette réalité par définition non-rentable et donc gratuite, à savoir le surplus. En effet, Jean-Paul Nunez à cause de son travail au sein de la Cimade se voit depuis longtemps confronté au problème de l'étranger – il nous en parlera. Et ce sera le thème de la gratuité du don, et de la solidarité qui présuppose le libre don, qu'il abordera ce soir. N'est-ce pas étonnant, ou justement très significatif, qu'il fallait une étrangère pour faire comprendre à Jésus –

Jésus lui-même ! – que cette chose qu’il porte, qu’il incarne, ne se laisse pas enfermer dans le seul contexte dans lequel il l’enferme (en l’occurrence le seul peuple auquel il appartient), mais qu’elle est destinée à tous. Il y a le pain, certes, mais il y a aussi les miettes. L’étrangère fait comprendre à Jésus combien grande est la grâce qu’il incarne : les miettes sont comme les semences du semeur. Elles tombent par terre – ce qui n’est pas chose utile, ni rentable – mangeront qui les mangent. Gratuité, partage des miettes...

6) Avant de donner la parole au conférencier, permettez-moi de vous présenter un autre passage biblique. C’est un passage que, moi, j’aime beaucoup. Il figure dans l’Ancien Testament. Dans ce livre apparemment obscur et ésotérique qu’est le livre du Lévitique. Au chapitre 19, les versets 9-10 où il est dit « Quand vous moissonnez vos terres, tu ne moissonneras pas ton champ jusqu’au bord et tu ne ramasseras pas la glanure de ta moisson ; tu ne grappilleras pas non plus ta vigne et tu n’y ramasseras pas les fruits tombés ; tu les abandonneras au pauvre et à l’émigré. C’est moi, le Seigneur, votre Dieu ». Qu’est-ce que cela veut dire ? Bien sûr, cette loi a été écrite il y a 2500 ans. La société était différente de celle d’aujourd’hui. Il faut donc voir quel était l’esprit de cette loi, à regarder plus loin que la lettre de la loi et d’en dégager l’esprit. Eh bien, il me semble que cette loi nous appelle à dénoncer la logique de la rentabilité à 100% qui pourrait notre système économique. On parle de stress et d’harcèlement au travail, on entend parler de suicides – des gens n’en peuvent plus, et c’est toujours les plus consciencieux qui sont les plus malheureux. Cette course à la rentabilité 100% ! Cette idée devenue monnaie courante selon laquelle la seule raison d’être du travail est de s’inscrire dans cette perspective. Et la misère des employés de beaucoup d’entreprises et de bien d’autres instances (car cet esprit de rentabilité à 100% est en train d’envahir tous les domaines de la société) qui ainsi se voient complètement instrumentalisés ! Et ce n’est pas sûr que les ‘relations humaines’, les ‘médiations’, le ‘coaching’ et les psys du travail peuvent changer beaucoup à la donne. « Quand vous moissonnez vos terres, tu ne moissonneras pas ton champ jusqu’au bord... » Apparemment, selon la loi du Lévitique, Dieu ne veut pas la rentabilité à 100%, il ne veut pas que nous devenions les esclaves de cette logique, comme l’était le peuple Israël de pharaon. Il veut des marges, il veut de la souplesse, car c’est dans ces marges, dans cette souplesse que l’humanité peut s’épanouir. L’homme est fait pour travailler, mais non pas pour être esclave d’un seul objectif. Il travaille avant tout pour simplement gagner son pain, pour nourrir sa famille, pour avoir des bons rapports avec ses collègues au travail, pour faire du travail bien fait dont il peut être fier – et « bien fait » et 100% rentable n’est pas la même chose. Et puis, selon cette loi dans le Lévitique, Dieu veut que nous soyons solidaires avec celles et ceux qui ont eu moins de chance dans la vie que nous : « tu ne ramasseras pas les fruits tombés, tu les abandonneras au pauvre et à l’émigré ». Il faut des marges de liberté et d’humanité, aussi dans notre système économique, de la souplesse dans nos rapports au travail, de la solidarité avec ceux que notre système écrase. Lévitique – Ancien Testament – est-ce que ceci a quelque chose à voir avec l’Évangile ? Absolument, car d’où Jésus a-t-il tiré son commandement de l’amour du prochain ? Du même chapitre 19 du Lévitique – c’est seulement quelques versets plus loin, verset 18 « C’est ainsi que tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

La parole est au conférencier.

Pasteur J-P Nunez :

Nous sommes tous dans la même maison (oikos, en grec, la maison). L'économie, c'est l'art de gérer la maison commune. C'est un domaine qui nous concerne tous, tous les humains. C'est notre vivre ensemble qui est en cause.

Aujourd'hui, l'économie est devenue LA religion mondiale. Rien ne peut être pensé en dehors de l'économie. L'air que vous respirez ? L'eau que vous buvez ? La nourriture, les vêtements ? Tout est gouverné par l'économie. Elle a la main sur tout et altère même nos relations aux autres. L'organisation mondiale du commerce (OMC) a mis tous les pays en concurrence, puis tous les services, même les services publics. Tout échange est devenu marchand. Le libéralisme économique véhicule une idéologie de la compétition, de la concurrence pure censée apporter « l'harmonie ».

Déjà, dans les années 1980, la terminologie du marché avait commencé à gagner les associations. Aujourd'hui, on parle de « démarche qualité », d'usagers ou de clients, de « marchés ». La logique économique a transformé les associations en « intermédiaires ». Un exemple : dans le domaine de l'urgence, le haut commissariat aux réfugiés (HCR) lance un appel d'offre pour gérer les latrines d'un camp de réfugiés et met en concurrence quatre ONG.

Calculer ce que l'on peut gagner dans la solidarité, voilà ce qui est pour moi inacceptable ! Aujourd'hui, plus rien n'est spontané, plus rien n'est gratuit, tout se calcule.

Mais ce dogme économique est en train de produire de plus en plus d'inégalités, contrairement au mythe du libéralisme, et ces inégalités engendrent de la violence.

Comment en sortir ?

Dans la Bible, il y a un nombre incroyable de textes sur la façon de vivre ensemble, aussi sur le plan économique. Bien sûr, l'Évangile ne donne pas un « programme économique clef en main ». Par contre, il met en récit la gratuité. C'est le récit du Semeur, qui sème sans calculer, sans prévoir ; c'est le thème du serviteur inutile ; ce sont les miettes de pain que met en avant la femme syro-phénicienne dans le dialogue avec Jésus. Et encore les commandements du Lévitique de ne pas moissonner le champ jusqu'au bout pour laisser une part aux glaneurs.

Il y a le travail, mais autour, au-delà, il y a les marges de la liberté, de la solidarité.

Aujourd'hui, il y a le feu à la maison commune et on a l'impression, devant l'emballlement de la machine économique, qu'on ne peut rien faire. On est trop petit, sans influence sur les choses. Pourtant, on peut se changer soi-même, changer ses propres comportements, et son environnement proche. Et petit à petit, par contagion, les choses vont bouger.

Mais pour cela, il faut devenir « hérétique » par rapport à l'économie ! Il faut casser les dogmes, briser l'idole de la croissance, repenser la frugalité, et surtout, surtout agir ! Par de petites choses, par de petits gestes à contre courant

L'Évangile est une exigence. Il doit nous empêcher de dormir, nous ouvrir les yeux sur ce que vivent nos frères et sœurs, ne pas nous laisser en repos.

Propos recueillis par Emmanuelle Seyboldt